

Évidemment vous aurez deviné sans peine que cette dichotomie fondamentale, liée à cette absence de nature, d'abord considérée comme telle, puis devant la nature de cette même absence, jusqu'à ce que celle-là, pour expliquer à la fois autant ce que nous sommes que nos turpitudes toutes confondues, ne devienne absence d'elle-même, incarne un pas des plus aisés à franchir.

En faisant notamment que la puissance grandissante de notre entendement supporte moins encore l'aspect fondamentalement étriqué de notre espérance de vie, nous conditionnant, comme expliqué dans le chapitre précédent intitulé « Admirable », à ne pas nous satisfaire de la vie, pour entrevoir à travers elle l'expression même de ce qui est, nous valant par répercussion de préférer l'existence, d'où ces recours mécaniques au verbe croire, au détriment du verbe voir, jusqu'à user de nos yeux de manière contradictoire, pour soi-disant continuer à voir par eux, leurs paupières levées, sans ne plus tenir compte de ce que cet impératif, là aussi d'ordre mécanique, exige, pour ne pas ne pas pouvoir voir nos yeux ouverts et pourtant continuer à nous référer à cette autre vue, celle s'offrant à nous, nos yeux fermés.

Bien sûr je vais me montrer répétitif, d'autant que ce chapitre s'y prête, mais toute notre histoire, toutes civilisations comprises, incarne une vaste construction illusoire décidée pour tenir tête à ce réel qui ne nous reconnaît plus.

Si des preuves vous manquent à ce propos, penchez-vous sur ce nécessaire requis par nous pour permettre cette transition-là, par laquelle ce qui ne saurait être impose sa loi à ce qui est.

Là aussi, il y a peu, j'ai rappelé cet essai rédigé il y a longtemps intitulé « Poubelle » et mettant en avant cette même incompatibilité consistant à vouloir faire que ce qui ne saurait être s'impose au détriment de ce qui est ; nos déchets, à ce propos, en sont la parfaite illustration.

Dans le réel il n'existe pas de détritrus, car ce qui est, dans son déroulement, dit autrement, continue de se maintenir en lui-même.

Nous autres puisons ces matières premières qui sont l'incarnation par définition de ce qui est, pour, après emploi, les transformer en déchets, de surcroît en déchets ne se contentant pas d'être ce qu'ils sont, pour être des polluants pour certains à ce point nocifs qu'ils se montrent en capacité de continuer à produire leurs nuisances pendant des siècles.

Si certains ressentent à l'égard de ce que je précise un certain scepticisme, qu'ils se concentrent sur cet aspect de nous, en écartant toutes notions de bien et de mal, et ils se rendront compte que ce qui ne saurait être, mécaniquement, ne peut s'empêcher d'être contre-productif ; quoi qu'il entreprenne, il ne retombera jamais sur ses jambes, pour incarner un genre de déséquilibre ininterrompu, ne devant pas en tant que tel se remettre en cause explicitement à partir de ce qui découle de lui, mais étant remis systématiquement en jeu par ce qu'il produit, comme si la somme d'une opération était à l'égard de ladite opération plus opérante qu'elle ; décrit autrement, au regard de nos manières, le résultat dicte sa loi au processus l'ayant généré. Ce qui n'est pas faux, à condition que 2 additionnés à 2, par notre concours, ne fissent pas 8, comme nous le croyons.

Souvent ai-je utilisé en guise d'exemple celui du siphon d'une baignoire ; l'on peut aussi être comparé à un récipient percé : ce qui ne saurait être représenté de la sorte une impossibilité de base désireuse de se faire possible, ramenant chaque manœuvre à ce manque de départ qui la caractérise, voire moins encore, irrémédiablement.